

is nous conten-
 ges que Léger
 e tems en tems
 Notre foiblesse
 et nous avions
 que je pris la
 Sauvages dont
 et de nous fer-
 rir canot : nous
 er de la gomme
 notre hache des
 l nous fut possi-
 ent canotier,
 pour exécuter
 our nous expo-
 uissions trouver
 asque de traver-
 notre dernière
 de conserver sa
 tout. Il était
 n'avions que
 passant la mer
 ntage, et nous
 tentative nous

Avril ; nous
 Jambon ; nous
 on, et compri-
 noire route,
 pressa si fort,
 ut manger.
 mes pas plus de
 gt huit nous
 sans espéran-
 nous empê-
 es disposâmes
 es Litanies des
 trâmâmes à ge-
 vers le Ciel

voire volonté
 e fort que les
 péri sous nos
 accomplir ; né-
 ssefpoir nous
 à vous tan-
 és à forir de
 ais, Seigneur
 résolu notre
 secours, et
 upponer sans
 voire justice
 que nous ne
 e fruit de la
 eue jusqu'à
 e voire Pro-

Je finissais ma prière lorsque nous entendîmes un coup de fusil au quel nous répondîmes bien vite ; nous jugeâmes bien que c'était le Sauvage au quel appartenait le canot que nous avions ; il voulait voir si quelqu'un de nous était encore vivant, et s'en étant aperçu par notre coup de fusil, il alluma du feu pour passer la nuit ; il ne nous croyait pas en état d'aller le joindre, et n'avait assurément pas envie que nous le fissions, car aussitôt qu'il nous vit, il cacha dans le bois une partie d'un Ours qu'il avait tué, et prit la fuite.

Comme nous étions en botte, nous eumes bien de la peine à nous rendre à son feu ; il nous avait fallu traverser une Rivière assez grosse et déglacée depuis quelques jours ; nous vîmes les traces de sa fuite, nous les suivîmes avec une fatigue incroyable, et qui aurait été inutile si ce Sauvage n'avait été contraint de ralentir sa marche pour que son fils âgé d'environ sept ans put le suivre : Cette circonstance fit notre salut ; vers le soir nous arrivâmes auprès de cet homme qui nous demanda si nos malades étaient morts ; cette question qu'il nous avait faite avec un air de crainte qu'ils ne vécutissent encore, ne nous permit pas de douter que le premier Sauvage ne l'eût averti de notre situation, et du risque qu'il y avait de s'approcher de notre demeure. Je ne jugeai pas à propos de répondre d'abord à sa demande, et sans autre compliment je le pressai de nous donner des vivres et pour cet effet de retourner sur ses pas. Il n'osa résister ; nous étions deux contre un, bien armés, et encore plus résolu de ne pas le quitter un moment. Il nous avoua qu'il avait un Ours presque entier, et qu'il ne refusait pas de le partager avec nous. Lorsque nous fumes à l'endroit où il avait caché cet Ours, nous en mangeâmes chacun un morceau cuit à demi, et ensuite nous fîmes prendre le reste au Sauvage et à sa femme et les conduisîmes à l'endroit où nous avions laissé Mr. Furst. Ce pauvre homme nous attendait avec une impatience extrême. Quand nous arrivâmes il était prêt d'expirer ; vous pouvez imaginer qu'elle fut sa joie lorsque nous lui dîmes que nous avions des vivres et du secours ; Il mangea d'abord un morceau d'Ours, nous mîmes le pot au feu et primes du bouillon pendant toute la nuit que nous passâmes sans dormir de peur que le Sauvage qui n'avait pas voulu coucher dans la

cabanne ne décampât. Lorsque le jour fut venu je fis entendre à cette homme qu'il fallait absolument qu'il nous menât à l'endroit où était la chaloupe sur la quelle il avait travaillé ; et pour l'engager à ne pas nous refuser ce que je lui demandais, je lui dis que nous le traiterions fort mal, s'il tardait à nous y conduire. La crainte d'être tué le fit bien vite travailler à construire un traineau sur le quel il mit son canot ; il nous fit signe à Léger et à moi de le trainer, il voulait sans doute nous fatiguer et nous obliger par là à renoncer à un secours qu'il nous vendait trop cher. Nous aurions pu le forcer à porter lui-même le Canot ; mais cette violence ne me parut pas à sa place : il convenait de ménager ce Sauvage, et tout ce que nous pouvions faire c'était de prendre avec lui des précautions pour n'en être point les dupes ; je vous dirai dans ma huitième Lettre quelles furent ces précautions, et je crois qu'elle suffira pour vous apprendre la fin de mon Naufrage, et mon retour en France.

Je suis toujours avec un parfait attachement

Mon cher frère

Votre très affectionné frère

EMMANUEL CRESPEL Récollet.

De Paderborn le 24 Avril 1742.

HUITIEME LETTRE.

Mon très cher frère.

Je vous aurais envoyé le mois dernier la fin de ma Relation, si je n'avais été obligé d'aller passer quelques semaines à la campagne ; je n'ai pu pendant toute cette absence trouver un seul quart d'heure que je fusse le maître d'employer à achever de contenter votre curiosité ; je revins seulement hier à Paderborn, j'ai fait ce matin quelques visites ; vous savez qu'il y en a d'indispensables, et je vous sacrifie le reste de cette journée.

J'exigeai du Sauvage et de sa femme qu'ils marchassent devant nous, sous prétexte de nous frayer le chemin, mais je ne bornai pas là mes précautions avec eux, je leur dis que l'enfant qu'ils avaient serait trop fatigué dans cette route, qu'il fallait le mettre dans le canot, et que nous nous ferions un plaisir de lui procurer ce soulagement.

Les cœurs des Pères sont partout les mêmes ; il n'y en a point qui n'ait obligation du bien que l'on veut faire à ses enfants,